

← XII → GEOGRAPHIE, TERROIRS ET DEVELOPPEMENT

I - QUELQUES PREALABLES

Nous nous proposons ici d'analyser quelques aspects de ce que peuvent être les apports d'une recherche de type universitaire sur le thème "terroir" pour les différentes actions de développement pratiquées à l'heure actuelle en Afrique et à Madagascar.

Nous sommes chercheurs et non agents du développement économique, quelles que soient nos opinions sur ce développement : la position peut sembler parfois facile en ce sens que nous sommes désengagés, que nous ne participons pas directement à des actions d'intervention. Néanmoins, notre thème, l'homme et son espace, nous confronte sans cesse aux problèmes que pose ce développement, que je limiterai ici au développement agricole. Le seul fait de notre présence physique dans un village marque la désarticulation entre notre univers occidental et celui des villageois : qu'on le veuille ou non, cette désarticulation pose à elle seule le problème du développement.

Nous ne discuterons pas non plus du contenu de ce développement agricole, ce serait trop long et "hors programme", mais plutôt de sa pédagogie, de ses implications techniques et de ses conséquences sur le plan de l'aménagement de l'espace et des changements sociaux qui en découlent. Nous admettrons donc, sans critiques de fonds, le fait d'interventions diverses en milieu rural, pratiquées par des agents étrangers à ce milieu.

Nous n'entrerons pas non plus dans la dialectique études ponctuelles - études régionales : laquelle doit précéder l'autre, critères de choix, etc... mais nous suggérons que ce soit l'objet d'un prochain colloque.

Enfin, nous supposerons l'étude de terroir "parfaite", avec réussite complète de l'équipe géographe-sociologue et éventuellement économiste et nous raisonnerons sur le cas idéal de la parfaite connaissance d'une communauté rurale sociologiquement et géographiquement significative.

Nous envisagerons en même temps :

- l'apport des études de terroirs pour la détermination préalable des objectifs et des moyens à mettre en oeuvre pour une action de développement ;

- l'apport des études de terroirs pour mesurer l'impact de ces actions.

## 2 - LES LIMITES DES ETUDES DE TERROIRS

Précisons tout de suite ce que ce type d'étude n'apporte pas :

Même si l'on est parvenu à une bonne connaissance chiffrée des faits : population, activité, répartition des exploitations selon les superficies cultivées, volume des échanges monétaires, etc..., il y a lieu de ne pas généraliser ces résultats à un ensemble régional auquel appartient ce terroir : cette connaissance ne peut être qu'un apport à une éventuelle étude régionale qui suivrait, peut-être par sondage, en ce sens qu'elle permettra de déterminer au mieux les unités-échantillons, les divers critères et caractéristiques "sur lesquels enquêter", les questionnaires et la stratégie d'approche dans les villages. A ce sujet, voir articles de J. WURTZ et BIED-CHARRETON (<sup>1</sup>).

De la même façon, les chiffres concernant les rendements et le diagnostic sur l'efficacité du système agricole ne sont pas susceptibles de généralisation.

Il y aura donc lieu, à la fin d'une étude de terroir, de dégager ce qui peut être commun à un ensemble de terroirs et de le vérifier (cf à ce sujet les communications sur les enquêtes cursives) et ce qu'il y a de spécifique au terroir étudié, tant dans les domaines du milieu physique que du milieu humain. Donc, pas de généralisations abusives.

Enfin, nous ne croyons pas utiles toutes recherches à l'infini sur la précision : il ne s'agit pas tant de représenter la réalité au millimètre près que de représenter un schéma valable de l'articulation des faits entre eux : deux exemples :

- représentation de l'espace : le temps perdu à vouloir corriger quelques mètres dans un levé ou dans une photo-restitution est bien trop élevé

---

(<sup>1</sup>) in : *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum., vol. VI, n° 3, 1969 : pp. 83-124 et pp. 125-145.*

(donc également l'argent perdu) eu égard au bénéfice que l'on en tire pour la compréhension des faits : de plus, lors des diverses opérations cartographiques qui suivent, on a toutes chances de perdre cette précision (épaisseur des traits, réductions cartographiques, etc...); ne faisons pas comme certains physiciens qui font des calculs d'erreur au 1.000<sup>e</sup> près alors que leurs appareils de mesure ne donnent que le 100<sup>e</sup> !

- dans toute enquête budgétaire ou alimentaire, les probabilités d'erreur sont très grandes, indépendamment des moyens mis en oeuvre, sauf bien sûr, si c'est l'objet même de l'enquête, ce qui n'est pas notre cas. Vouloir approcher des résultats au franc près ou au kilo près si l'on fait des rendements n'a aucune signification en dehors du cadre d'une enquête spécifique, dans laquelle d'ailleurs on sait quelle est la "fourchette" où doivent se situer les résultats.

### 3 - N E C E S S I T E D ' U N E A N A L Y S E G L O B A L E

Le grand apport de l'étude de terroir est la mise en évidence d'une "unité organisationnelle" de l'espace à l'intérieur de laquelle jouent les diverses contraintes qui ont, historiquement, techniquement, et sociologiquement contribué à la formation de ce que nous appelons le terroir, soit une communauté et sa projection sur le milieu environnant. Pour l'analyser, nous aurons besoin de trois catégories de techniques qui, synthétisées au niveau du terroir, prendront une dimension supplémentaire : L'*agronomie* seule est limitée aux thèmes purement techniques; la *micro-économie* raisonne au niveau des ménages et des exploitations agricoles; enfin, la *sociologie* a tendance à se confiner dans des études de parenté ou de rapports politiques en oubliant la terre, principal moyen de production. Certes, reconnaissons que le principal problème actuel de la pénétration du progrès économique est politique, que ce soit au niveau de l'état centralisateur ou des formes traditionnelles d'organisation politique: ce n'est pas là le sujet et nous n'en parlerons qu'accessoirement.

La terre, avec tous les problèmes qui s'y rapportent, sera le lien privilégié qui permettra au géographe de réaliser une synthèse constructive au niveau de ces unités organisationnelles qu'il lui appartient de définir. Pour l'ensemble du terroir seront donc mis en lumière une série de faits dont la connaissance intime devrait permettre aux agents du développement agricole non plus seulement d'imposer leurs schémas mais d'être à l'écoute du paysannat et de répondre à ses désirs.

Dans le domaine des faits agronomiques, il s'agit principalement par une série d'observations et de mesures, d'analyser comment le paysan s'est adapté à son milieu naturel, compte tenu de ses propres possibilités techniques, et de tester ainsi l'efficacité du système pratiqué ; efficacité dans le champ de la cohérence interne de ce système, et efficacité par

rapport à ce qu'on pourrait obtenir au maximum avec un autre système.

Voici quelques exemples pris sur la côte sud-est de Madagascar :

- la pratique courante de la pépinière sèche en riziculture : il s'agit d'une pépinière sur tanety (colline), souvent sous caféiers, ou en alternance avec la patate, ne bénéficiant que de l'eau de pluie, et qui servira de "réservoir" de plants de riz. Cette année, un cyclone en février a détruit pratiquement tous les repiquages du vatomandry (riz de saison des pluies) : les pépinières sèches ont pu fournir des plants pour refaire les repiquages car elles furent épargnées par l'inondation. A priori, cette pratique ne semble pas bonne car les plants de riz seront chétifs et reprendront mal; toutefois, en l'absence de maîtrise de l'eau, elle permet d'assurer un minimum de récolte.

- le repiquage de plants de riz d'une longueur inusitée (80 cm et plus) et vieux (plus de deux mois) est, en soi, une aberration économique car seuls les jeunes plants d'un mois sont susceptibles d'assurer de hauts rendements. Mais en raison du manque de maîtrise d'eau, les paysans sont amenés à effectuer des repiquages dans des rizières ayant plus de 50 cm d'eau : l'usage de longs plants de riz se justifie alors.

- la non-utilisation du fumier, par ailleurs rare, et de l'engrais, conduit à une détérioration de la fertilité naturelle des sols; d'autre part, l'absence de techniques anti-érosives sur les pentes conduit à une érosion rapide : d'où des systèmes agricoles extensifs et itinérants détruisant à la longue le capital "fertilité naturelle des sols". Phénomènes bien connus sur lesquels il n'y a pas lieu de s'appesantir mais qui sont les seules solutions dans les conditions de technicité actuelles de bien des paysans et pour peu que la densité démographique ne soit trop élevée.

- la pratique des feux de brousse, nécessaires pour obtenir les repousses d'herbes, indispensables à l'alimentation du bétail en l'absence de cultures fourragères, est en soi nuisible, surtout en cas de surpâturage. Cependant, le seul travail efficace des rizières inondées avant repiquage est le piétinage par les zébus, opération qui effectue un pseudo-labour avec enfouissement des pailles. Dans de telles rizières, le travail à la charrue n'est pas possible, il y a trop d'eau et de plus le format des zébus est le plus souvent insuffisant pour assurer une traction minimale. Or, sans feux de brousse, pas d'alimentation du bétail, donc mauvais piétinage et mauvaises récoltes. Ces exemples 1 et 2 montrent une bonne adaptation au milieu; les exemples 3 et 4 montrent une grande dépendance de ce milieu non maîtrisé, mais que ces techniques vont faire évoluer défavorablement pour l'agriculture.

Ces quelques exemples tendent à prouver que tout se tient et qu'intervenir sur un seul facteur détruit un ensemble cohérent : c'est donc tout un système agricole qu'il faut rénover et remplacer par un autre; cela explique en partie les échecs de tant d'opérations de vulgarisation qui se contentaient d'appuyer seulement sur un thème en changeant l'année suivante: la réponse normale du milieu paysan était négative puisqu'il se rendait bien compte du déséquilibre provoqué par de telles actions. Ces

difficultés n'échappent plus aux responsables actuels de la vulgarisation du riz; malheureusement ceux-ci ne sont pas maîtres de l'opération (notamment au point de vue financier), ils ne peuvent contrôler toutes les implications techniques nouvelles engendrées par la mise sur pied de nouveaux systèmes de cultures (en particulier le problème de la maîtrise de l'eau est loin d'être résolu dans cette difficile région du sud-est malgache, et cela commande tout) et d'autre part de nouveaux problèmes posés par le paysannat surgissent, au-delà de la simple constatation de la destruction de leur système de culture traditionnel, que nous verrons plus loin.

La description et l'analyse des systèmes de cultures sont un des meilleurs acquis des études de terroirs; encore faut-il, par la suite, se méfier des solutions de remplacement ou d'améliorations que nos imaginations seraient amenées à proposer, car elles conduisent parfois à des non-sens agronomiques ou à des propositions irréalisables par manque de technicité; nous pensons notamment à l'insuffisance de la recherche agronomique "aux champs", par opposition à la recherche en station : ce qui est obtenu sur de petites parcelles expérimentales dans des conditions optimales n'est pas automatiquement généralisable.

Mais c'est en géographe qu'il convient d'expliquer la formation du paysage rural actuel, en considérant à la fois le mode d'utilisation des sols et plus généralement du milieu, le découpage des parcelles et la répartition de celles-ci entre les agriculteurs. Une place importante doit être faite à l'historique de la formation du paysage, qui permet de mettre en évidence la dynamique naturelle de la communauté et certaines évolutions sous la pression de faits extérieurs.

Voici un exemple pris sur la côte sud-est malgache. L'apparition du café, introduit par les colons et les services agricoles, y a déterminé un changement important du paysage rural. Il s'agit de la présence, désormais constante, de l'Albizzia, arbre d'ombrage du café; celui-ci, planté par les colons et quelques planteurs malgaches, s'est par la suite répandu naturellement (sauf dans les formations forestières primaires), et est devenu un élément permanent du paysage, témoin, là où le peuplement d'Albizzia est très dense, de la présence de l'homme (signalons que sur la côte sud-est, dans la plupart des cas, les villages sont invisibles et ne sont décelables que par la végétation qui les entoure). D'autre part, avec l'introduction du café s'est développé une véritable course à la terre, qui maintenant continue d'autant plus que la pression démographique s'accroît : cela se traduit par la multiplication sur les collines de petites maisons individuelles entourées de quelques champs de café et si possible de rizières, accompagnés d'Albizzia : l'importance de la végétation entourant ces maisons de cultures permet de dater leur installation. Cela débute par des bananiers et du manioc, puis vient le café, accompagné souvent d'autres cultures annuelles ou pérennes ou d'arbres fruitiers. Signalons en passant que les services agricoles, il y a une trentaine d'années, avaient vulgarisé le bananier comme arbre d'ombre pour les jeunes caféiers : le fait que les installations de ces champs de collines commençaient par une plantation de bananiers s'est traduit par l'adoption immédiate de ce

thème par les paysans; or, cette association café-bananier, toujours en usage, est une aberration agronomique; seulement elle s'est parfaitement bien intégrée dans la cohérence du système traditionnel.

Cet habitat sur les champs de collines tend à devenir parfois permanent; il s'oppose naturellement à la cohésion initiale des sociétés villageoises, qui est forte sur la côte sud-est et qui tend même à se renforcer actuellement, face au pouvoir administratif (voir ALTHABE "les rois et l'unité régionale dans la vallée de la Mananana" et DANDON-MOËT "Vohimasina, Capitale du Bas-Faraony, étude sociologique d'un village de la côte sud-est malgache", Tananarive, ORSTOM 1969). Ce fait géographique est un outil privilégié d'analyse des rapports entre les exploitants agricoles et leur communauté; la propriété foncière étant individualisée, les exploitants agricoles sont relativement indépendants; ces tentatives de "sorties" du village pour aller s'installer seul témoignent d'une volonté de plus grande indépendance vis-à-vis de la communauté villageoise.

Nous n'insisterons pas sur la grande utilité des jeux de croquis et de cartes aussi nécessaires à la compréhension des faits et à la mise en évidence de phénomènes proprement géographiques, qu'utiles aux aménagements de l'espace : exemple : mobilité des parcelles, compacité des terroirs <sup>(1)</sup>.

Sur un autre plan, le terroir n'étant pas une entité trop importante, on peut saisir en totalité, les faits socio-économiques qui sont en rapport avec la production agricole; en particulier, le parcellaire est un instrument idéal d'analyse de la répartition de la terre entre les individus et de sa transmission : on ne raisonne plus sur quelques cas généraux issus des enquêtes mais sur la totalité des terres exploitées et possédées par une communauté cohérente. De même on parvient à saisir les attitudes du milieu (attitudes individuelles, comportement collectif) face aux phénomènes extérieurs au village, comme la circulation monétaire. Ainsi, se trouve-t-on en mesure d'analyser, après les avoir décrits, l'articulation des modes de production ancestraux avec l'économie de marché, et de saisir le degré de domination ou d'intégration où se situe le milieu villageois, ainsi que ses moyens de résistance.

Un *exemple* pris chez les Antaimoro (côte sud-est malgache) servira d'illustration : le mpanjaka (roi ou chef) d'un village ou d'un groupe de villages, ainsi que les chefs de lignage, changent tous les ans, ou tous les deux ans; tout individu, qui par sa richesse risquerait de ne plus avoir besoin de la communauté et présentant ainsi une menace pour elle, sera

---

(1) Nous appelons "compact" un terroir dont au moins 75% des parcelles exploitées sont contigües et concentrées autour du village.

un jour ou l'autre nommé mpanjaka ou investi d'une charge qui entraînera pour lui son appauvrissement rapide et sans appel, le ramenant au même état que les autres; ou alors cet individu sera exclu de la communauté (ceci est évidemment schématisé). Cette volonté de repli sur soi des communautés Antaimoro, de refus ou de rejet des novations, s'oppose au dynamisme de certains individus; elle explique en partie l'échec des opérations de vulgarisation de techniques agricoles améliorées, pourtant menées avec intelligence ces dernières années et malgré des famines à chaque soudure. Elle est également liée aux actions répressives de l'état central en matière notamment d'impôt et de feux de brousse, si bien que les agents de l'état et même ceux de la vulgarisation sont perçus par les villageois comme les acteurs de l'entreprise de domination d'un monde extérieur sur leur communauté.

Enfin, l'analyse de la totalité d'une situation permet de mettre en évidence les facteurs internes provoquant l'évolution du milieu ou sa stagnation; de montrer plusieurs niveaux techniques, plusieurs niveaux de domination de la communauté sur les exploitants agricoles (à cet égard l'analyse du phénomène "maison de culture" est très significatif), à l'aide du parcellaire, les phénomènes d'accumulation foncière par tel ou tel ensemble ou individu plus favorisés ou plus dynamiques, les phénomènes de relations de clientèle et d'accaparement des forces productives. Cette analyse ne livre pas une "clé" pour les agents du développement, mais une photographie à un instant donné ou mieux une radiographie de toute la chaîne de faits agronomique, historique, socio-économique qui a contribué à la formation de la situation décrite et qui peut servir à montrer comment insérer dans cette chaîne un nouveau maillon, ou comment, si on la brise, elle risque de se reformer.

Bien sûr, nous l'avons dit au début, ce qui sera connu pour un terroir ne sera pas immédiatement généralisable à la région, et les agents du développement ont besoin de connaître les grandes caractéristiques régionales de leurs zones d'action. Là aussi, le géographe est susceptible d'apporter un grand nombre de connaissances "opérationnelles", par l'étude régionale; il y aurait lieu de confronter les apports réciproques et la complémentarité des études de terroirs et des études régionales (prochain colloque). Après une étude de terroir, un de nos objectifs doit être de déterminer quels peuvent être les "signes" permettant de diagnostiquer rapidement des états de faits.

Enfin, l'étude de terroir peut apporter quelques éclaircissements sur la stratégie à adopter et la pédagogie à utiliser pour une action villageoise : en effet, la pénétration du progrès technique s'effectue par l'intermédiaire de vulgarisateurs habitant dans les villages et en contact permanent avec la population. Si l'on veut faire une "action de masse" et non pas s'occuper de quelques individus privilégiés, qui d'ailleurs le seront encore plus après, il est nécessaire de connaître à l'avance ses interlocuteurs, leurs instances de discussion et de décision et les rapports de force existant dans le village. Nous supposons connues à l'avance par les responsables les difficultés techniques des paysans (ce n'est pas

toujours le cas, hélas) reste en principe à leur apporter une série de réponses qui résident à la fois dans un soutien technique et dans un apport de connaissances. Par quels moyens, par quelles méthodes : la discussion est ouverte ; il n'appartient pas au chercheur de donner une réponse définitive, nous devons nous efforcer de présenter nos résultats de façon compréhensible pour d'éventuels utilisateurs et non pas nous enfermer dans un langage ésotérique. Reconnaissons que les géographes ne tombent pas trop dans ce travers, ne serait-ce que par la présentation des cartes. Mais il est exclu que chaque village objet d'une action de vulgarisation puisse bénéficier à l'avance d'un parcellaire, vu la difficulté de son élaboration ; de nombreux exemples pourraient prouver que l'on éviterait bien des déconvenues par une meilleure connaissance préalable de la dispersion des parcelles, de leur mobilité (au gré des prêts, héritages, dons, contrats de métayage, etc...), des réseaux de distribution de l'eau (barrage construit par l'administration et détruit parce que noyant des parcelles appropriées, conflits dans la distribution de l'eau, etc...). Enfin, toute étude préalable ou en cours d'opération permettra de mieux comprendre les réactions individuelles des paysans et surtout la position prise par l'ensemble de la communauté face à des changements susceptibles de désintégrer celle-ci ou de modifier profondément les rapports existants en son sein au préalable. *Exemple* pris sur les hauts plateaux malgaches : dans certains villages, les propriétaires interdisent à leurs métayers ou à leurs "clients" (paysans n'ayant que très peu de terres) de suivre les méthodes améliorées ! En effet, l'accroissement de la production de riz entraînerait un accroissement du revenu monétaire et les paysans "clients" pourraient ainsi s'affranchir de leurs patrons. Ceux-ci l'ont bien compris et par ailleurs ils sont les premiers à profiter au maximum pour leur compte des actions de vulgarisation. Il est donc particulièrement nécessaire que les responsables soient au courant des conséquences de leurs actions.

Nous concluerons donc sur l'efficacité des études de terroirs en tant que méthode d'analyse de la pénétration du progrès agricole, avant, pendant ou après une opération de développement : pénétration inégale et différenciée suivant les parties du terroir, les champs, les groupes sociaux ou les individus dans les groupements de faible taille parfaitement connus. "L'analyse géographique doit déceler la façon dont les structures élaborées dans l'abstrait se déforment, s'adaptent ou se détruisent sur le terrain ; dont le milieu reprend ses droits à mesure qu'apparaissent les insuffisances, les faiblesses ou les contradictions du plan systématique". (1).

---

(1) SAUTTER (G.) et PELISSIER (P.) - Pour un Atlas des terroirs africains - structure - type d'une étude de terroir  
L'Homme - Janvier-Avril 1964, pp. 56-72.



Signalons pour terminer que la section agronomie de Tananarive va mettre sur pied un dispositif permanent d'observation destiné à chiffrer cette pénétration dans un certain nombre d'exploitations agricoles suivies par une opération de vulgarisation (rendement, temps de travaux, gestion financière des exploitations...).

#### 4 - CONDITIONS PRATIQUES DE TRAVAIL, DIFFICULTES RENCONTREES

Dans la préfecture de Farafangana, où j'achève actuellement trois terroirs et commence des enquêtes régionales, il existe plusieurs structures d'intervention que je décrirai sommairement :

Le projet FAO/PNUD: chargé par le PNUD d'effectuer un "plan de développement régional", la FAO effectue aussi des opérations pilotes de vulgarisation. (Je travaille en partie pour le projet). Disons tout de suite que les experts travaillent en ordre dispersé, sans grandes méthodes et que leurs thèmes sont plus juxtaposés qu'intégrés. S'ajoutent à cela des problèmes de nationalités, de formations différentes; plus grave est leur attitude sur le terrain, face à la population locale, déjà hostile à tout ce qui est administration, et dont il ne sortira rien de bon. Les experts n'ont pas l'"oreille" du milieu paysan et font des gaffes avec assurance. Les habitants de tel secteur pilote de vulgarisation n'attendent plus qu'une chose : que la FAO fasse les travaux agricoles à leur place. Je me suis démarqué du milieu "expert" avec lequel j'entretiens des relations cordiales, sans plus.

Le Gopr (crédits FED) ou "Groupement des Opérations de Productivité Rizicole": sur la côte est; la vulgarisation est effectuée par deux ingénieurs SATEC et deux ingénieurs malgaches. Action intelligente, où l'on essaie de comprendre le paysan, mais paralysée d'une part par l'administration (irruptions des gendarmes lors des réunions des paysans pour ramasser les impôts) et d'autre part, par une bureaucratisation intense : ayant fixé de Tananarive des objectifs trop ambitieux, s'ils ne sont pas atteints, le financement de l'opération sera remis en cause. Un problème, non résolu par ailleurs : celui du recrutement et de la formation des moniteurs. Une bonne collaboration a été réalisée (réunions de travail, visites des moniteurs et des paysans des diverses cellules de vulgarisation).

Opération café-poivre-palmier à huile : menée par la CEAMP, crédits FED (organisme du Ministère de l'Agriculture). Action actuellement centrée sur la production de plants en pépinière. Elle dispose d'un réseau de pépinières-relais dans la préfecture et de moniteurs chargés de la vente et de la vulgarisation des techniques nouvelles. Ce dernier objectif n'est pas atteint, malgré une assez forte demande en plants. Ce problème du café est délicat et ne peut être abordé en quelques mots. Relations peu suivies avec eux.

Service civique : action d'alphabétisation d'une part et de formation de jeunes planteurs de café sur une concession pilote. L'action vient de démarrer : l'alphabétisation intéresse les paysans et les moniteurs sont sérieux.

Ministère de l'Agriculture : diverses enquêtes de rendement menées par la division statistique agricole, laissant de mauvais souvenirs dans les villages. Actions diverses et sans grands moyens du Génie Rural qui, après avoir multiplié les erreurs, se contente maintenant de faire marcher quelques stations de pompage. J'ai recueilli un bon nombre de doléances paysannes, souvent justifiées.

Ajoutons à cela la présence permanente de l'administration : chefs de canton, maires, employés des sous-préfectures (trésor, poste, T.P., enseignement, etc...), gendarmes, et du parti politique au pouvoir. Il s'ensuit que même les villages les plus éloignés sont souvent sollicités de toutes parts, sans pour autant recevoir quelque chose. La position d'enquêteur devient alors délicate si l'on veut réellement pénétrer l'univers villageois.

Ces contacts avec le terrain, l'observation des opérations en cours, les rapports personnels que l'on peut avoir avec des villageois, avec les responsables des opérations ne s'écrivent guère et n'ont pas leur place dans un rapport à prétention scientifique; c'est cependant là que tout se joue et c'est par là que nous pouvons avoir un certain poids et passer du domaine fondamental au domaine appliqué des actions concrètes; sans pour autant que ce domaine appliqué soit un sous-produit du fondamental : il en est un prolongement naturel que chacun de nous peut approfondir selon son goût et ses compétences.